

Carl NORAC



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Jacques BOURLEZ

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Carl Norac, retenez bien ce nom. Non parce que cet ancien professeur de français s'occupe aujourd'hui d'animation culturelle auprès de la Députation permanente du Hainaut. Ni parce qu'il est l'auteur d'albums pour enfants et de scénarios de films d'animation. Mais parce que son recueil *Le maintien du désordre et les inédits* que j'ai pu lire, et que j'espère voir publier bientôt, font de ce jeune homme de trente-deux ans, encore peu connu aujourd'hui, l'un des poètes avec lesquels il faudra compter demain. Entre l'humour et le désespoir, entre le lyrisme et un prosaïsme volontaire, entre l'image incisive et la suggestion, Carl Norac impose une vision du monde tout à fait personnelle. C'est qu'il y a, dans son inspiration, beaucoup de souffle, des audaces mesurées, et cette cruauté jubilatoire qui donne sa force à la création.

Liliane Wouters.

Biographie

Né en 1960, à Mons (Hainaut), fils d'un poète et d'une récitante (Pierre et Irène Coran), Carl Norac s'est intéressé à l'écriture dès l'adolescence (il rédige alors un journal intime sous forme de poèmes).

A dix-huit ans, il choisit l'anagramme, envoie son premier texte à Albert Ayguesparse qui le publie dans *Marginales* et reçoit un premier prix littéraire, peu après : le Prix Casterman de poésie.

Suite à une rupture, il abandonne brusquement la poésie. Devenu enseignant (il est régent en français-histoire), Carl Norac ne cesse néanmoins pas d'écrire : il compose des récits pour la jeunesse (traduits à ce jour en sept langues) et devient scénariste professionnel. Ce n'est qu'en 1988, à la faveur de lectures et de contacts (en particulier ceux d'Andrée Sodenkamp et d'Albert Ayguesparse) qu'il revient à l'écriture poétique.

Deux recueils paraissent bientôt dont *Le maintien du désordre*, salué par les critiques et par ses pairs. Ce livre lui vaut plusieurs prix littéraires et la chance d'être présenté comme un des deux plus jeunes espoirs (avec Karel Logist) de la poésie francophone de Belgique dans la désormais célèbre anthologie de Liliane Wouters et Alain Bosquet. Ces deux auteurs contribuent beaucoup, par des présentations et des contacts éditoriaux, à faire connaître l'œuvre naissante du poète Carl Norac qui s'occupe, aujourd'hui, de promotion culturelle auprès de la Province de Hainaut.

Carl Norac vit au lieu-dit le Quesniau, 2, à Montignies-lez-Lens, un petit village du Hainaut habité par des saules. A la fois solitaire et ouvert aux regards de l'autre, il compose une œuvre patiente, loin du monde littéraire, et s'échappe souvent pour une autre passion : celle des voyages qui l'ont amené de nombreuses fois jusqu'aux lumières de l'Asie (en particulier, l'Inde) et de l'Afrique.

Bibliographie

- *Images en voie d'arrestation*, Maison Internationale de la Poésie, Bruxelles, 1990.
- *Le maintien du désordre*, Caractères, Paris, 1990.
- *Dimanche aux Hespérides*, à paraître, Paris, 1993.
- *Chiens rouges*, inédit.
- *La politesse des fauves*, inédit.

Carl Norac est aussi l'auteur d'une dizaine d'albums pour la jeunesse, souvent truculents :

- *Bon appétit, Monsieur l'ogre*, Dessain, Liège, 1986.
- *Le fantôme à tics*, Dessain, Liège, 1986.
- *Baloum, le génie*, Dessain, Liège, 1987.
- *Harpagonne, la sorcière*, Dessain, Liège, 1987.
- *Loch Ernest est-il un monstre ?*, Dessain, Liège, 1988.
- *Dis les bruits* (coffret de 4 albums de comptines), Casterman, Tournai, 1989.
- *Le chat catastrophe*, Gakken, Tokyo, 1990.
- *A toi de jouer, Diogène*, Casterman, Tournai, 1990.
- *Le lion fanfaron*, Casterman, Tournai, 1991.

Distinctions littéraires :

- Prix Casterman de Poésie (1979)
- Biennale Robert Goffin (1990)
- Prix Gauchez-Philippot (1990)
- Prix Emile Polak de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises (1992).

Choix de textes

Présage de langage

*Qu'importe l'encolure du verbe.
Qu'importe la cabrure du signe.
Qu'importe la rature du monde.
Je prie ce souffle d'avertir que le mot affublé
de son incohérence va tôt s'éparpiller
de l'alcôve de la gorge à la châsse de la langue.*

(Images en voie d'arrestation)

Le matin au gibet

*Un matin pendu par les pieds, et toute la monnaie
Tombe de ses poches
Quelqu'un lève son verre de napalm à une ombre qui passe.
(Un petit bruit encore ravine sa carcasse)
Le mur crache ses briques, la porte ses gonds.
(Un petit bruit encore ravale sa façade)*

*L'aube a un chien triste dans la tête,
Un chien aveugle dans une nuit aveuglée.
Ses deux yeux, dans la tasse, bombardés...
La neige ne fond pas sur sa langue.
A quoi servirait ici d'aboyer sa peine.*

*Le matin pendu au gibet.
Hachurée de nuit, l'estampille du présent le menace.
En chaque chose, en lui, il est un nœud.
La potence brûle debout dans son jardin secret.*

(Images en voie d'arrestation)

Ni assis, ni debout, ni couché, ni enfreint par la prédation du geste, il se tient en lui-même, les paumes sans messages, à peine effacées, illisibles.

Il ne regarde pas sur sa peau la date de péremption de son âme. Pour lui, l'espace vide est la vérité habitée par le visage à peine esquissé du mensonge.

(Le maintien du désordre)

*Il prétend se fier aux seules transparences.
Avec, à peine trépanée, l'idée.
L'idée comme un songe se gave, se dévore par le foie.
Avec, à peine écornée, la page.
La page en palimpseste d'un mot écrit, d'un verbe battu.
Avec, à peine inquiet, le lecteur.
Lecteur aux gros yeux tristes. Ou lecteur aux seins
de femme, ici, à quelques mains de son journal.*

(Le maintien du désordre)

*Passons maintenant aux désirs les plus chastes
celui de tuer son semblable
celui d'égorger une sœur
celui de profaner un dieu
et bien plus chaste encor
celui d'attenter au langage*

(Le maintien du désordre)

*Changez de bouche prenez la mienne
elle est un peu collante
n'aime guère les dents
s'accommode des langues
même les plus exsangues
mais elle ne s'use pas*

*prenez la mienne vous dis-je
j'en ai fait trop de cas*

*l'ai promenée trop loin
au milieu des visages
sur des lèvres moins sages
dans des fièvres de groin*

*Si par mégarde elle n'était pas
à votre taille
faites-la rétrécir
dans un peu d'eau glacée*

*et puis
embrassez-moi*

(Le maintien du désordre)

L'avalanche

*Il fallait convaincre l'avalanche de descendre vers nous. Sa neige était
poudreuse et trop patiente. Nous avons crié à nous lacérer la langue.
Nous avons prié vers les cimes, imploré un démon de chaux vive inventé
de toutes pièces pour cette seule mission. Rien d'autre en vérité ne
frémissait que notre attente. Si ce n'est cet orage, orage si léger qu'il
s'endormit, sans coup férir, entre tes jambes.*

(Le maintien du désordre)

Un chien contre mon cœur

*Je tiens un chien contre mon cœur
comme une gourde de vin rêche.
Je suis au bord de l'animal
quelqu'un qui veut vivre debout.
Et je bois à même la bête,
et je bois à même l'instinct
ce qui doit aboyer en l'homme,
un chien rouge contre son cœur.*

(Chiens rouges)

A défaut de tes hanches

*Qu'ai-je vendu sinon une âme
usée par la jeunesse et tendue comme l'herbe,
pour quelques deniers de ce souffle,
ce brigandage de l'appel,
pour quelques poussières de l'or
qui sur les paupières se pèse ?*

*A quelques failles près, je demeure falaise.
A quelques vagues près, mon sang revient toujours.*

*Qu'ai-je gagné sinon, dans la danse de vie,
ces façons de cambrer
la mort pour seul caprice,
à défaut de tes hanches ?*

(Chiens rouges)

Mourir les paumes droites

*Mourir les paumes droites,
un chat dans la gorge, un chien dans la voix,
les griffes déguisées du pourpre des combats,
de la rouille des faulx, toujours les paumes droites
d'avoir claqué le fouet avec force de langue,
d'avoir écrit le cuir sous les hanches des femmes,
sans épeler une aube, sans appeaux pour la nuit,
comme on dira
d'un regard fier ou d'un poème qui s'élève,
je veux mourir les paumes droites.*

(Chiens rouges)

On dit que je suis l'aube

*On dit que je suis l'aube et que le jour m'efface.
Mais je suis le fragment d'un plus grand silence.
Faucon blanc incrusté dans l'éveil des hommes,*

j'ai assisté à la naissance de l'épée. Je demeure ce que je traque et j'appose trois fois la patience de lumière où les mésanges tombent. Parfois l'oiseau, parfois la proie, par instant l'oiseleur, par absence la neige, on dit que je suis l'aube et que le jour m'efface. Mais je suis le fragment d'un plus grand silence. Je le réduis à son vœu. Je parle encore.

(Dimanche aux Hespérides)

*Tu portais, ce matin-là, un cœur d'herbe humide,
découpé en dés d'argiles et de mûres, une voix
d'orme, des seins de charmilles douces, noix de cajou
ajournant les pôles, les aréoles un peu gonflées.
Surtout, tu portais, ce matin-là, ton pubis du dimanche.*

(Dimanche aux Hespérides)

*Nous sommes partis vers les soirs précieux, pommes dorées
à bout de bras comme une offrande de la chair à la pluie.
Sous un pont noir, nous avons laissé tomber les fruits
dans les mains de nicotine des enfants de Bricklane,
ces autres ogrillons. Pensant porter le bleu à son point
de fusion, ils étaient rouges comme le sang qu'ils se
partageaient en silence.
Dimanche aux Hespérides, nous n'étions plus seuls à trembler
et le premier tram qui passa nous avala par habitude, mais
sans nous ôter nos légendes.*

(Dimanche aux Hespérides)

*Je ne sculpte rien en moi qui ne soit délivré
ou laissé à la nonchalance des fauves, des gardiens.
J'excuse sans métaux le ciel et ses forges, puis
m'adonne aux caresses.
Jamais je n'eus cette faim d'ôter la pierre qui monte
aux gisants ni le souci de prendre pour épreuve*

*l'évidence d'un jour qui fut en nous solitude.
Réversible à la foule et au ban, poli d'âme et révolté
de cœur, je m'élève au rang de la candeur.*

(La politesse des fauves)

*Je n'ai souffert en vérité d'aucune des maladies
de l'homme. L'âme m'est inconnue. Je m'en tiens au
souffle. La liberté d'accrocher des nuits à d'autres
nuits, je ne la lègue pas. Le pouvoir de transpercer
un songe, d'excuser le langage d'être un si piètre
baume, je ne le lègue pas. L'illusion de me fondre
à la chair d'une femme en me croyant doté de sa
légèreté, je ne la lègue pas. Je suis sain au profond
de ce doux égoïsme qu'un poète savoure en effaçant
ses traces.*

(La politesse des fauves)

*A écluser pour vous de possibles langueurs,
qu'ai-je donc fait qui m'exauce ? Je suis présent
à tous les ciels qui ignorent mes paumes, mais
lequel me demeure préhensible ?
Quelle main dois-je tremper dans la cire pour
que le goût de la cendre ne me traverse plus
les doigts ?
Ecris comme on perle, répond une voix, et repais
un cristal. Les mots qui te sont donnés, tu peux
les confondre allègrement à l'habitude de respirer.
Ce que tu déclines, c'est peut-être la poussière,
mais ne bouge pas, poète : les images viennent cogner
sur toi, tu n'as rien épuisé des miracles.*

(Inédit, 1993)

Synthèse

« Qui parle ? »

Question majeure que pose Maurice Blanchot et qui nous interpelle, tous, poètes, écrivains et lecteurs. Lire, n'est-ce pas réécrire la lecture du monde proposée par l'auteur ?

« Qui parle ? »

Il faut, avant d'accéder à cette interrogation, que les frontières du silence originel soient abolies. « Au commencement était le silence ». Qui le premier a parlé, qui a d'un cri ébranlé l'édifice du silence fœtal. L'expérience, l'odyssée du premier « parlant » se répète en chacun de nous à travers des modes d'expression uniques et indissolublement liés au mystère de notre être même.

« Qui parle ? »

Celui qui pose la question ? Celui qui se pose la question ? Celui qui se met en question ? « La réponse est oui ! » déclare Woody Allen, mais de préciser : « Quelle était la question ? »

« Qui parle ? »

Est-ce la mise en lumière de la part secrète de l'oubli désertant un bref instant les profondeurs de notre inconscient collectif ? Est-ce l'accomplissement méthodique d'une remontée, palier par palier, des ténèbres abyssales vers une part de lumière ? Est-ce, à l'image d'Icare, une chute vertigineuse au plus profond de soi ?

Tenter de répondre par les rites de la mise en mots est sans doute le chemin entrepris par ceux que Lawrence qualifie de « rêveurs de jour », précisant bien qu'il s'agit là d'hommes dangereux. Les poètes sont des rêveurs de jour qui n'ont pas honte de leurs bégaiements. Au cœur de ses ténèbres, Carl Norac, je l'atteste, est un « rêveur de jour ». Le fil obscur de

son adolescence est traversé par la lumière répétée des phares tels Villon, Verlaine ou encore Norge et Michaux. Il éprouvera une fascination peu commune pour Gérard de Nerval. Plus que l'œuvre, c'est le destin de ce «Prince d'Aquitaine à la tour abolie», de ce compagnon des «filles du feu» qui touchera l'hypersensibilité du jeune homme parti à la découverte du labyrinthe de l'accomplissement de soi. Intervient ensuite la rencontre avec l'œuvre de Mallarmé. Carl Norac se délectera alors de la recherche des sens cachés propre «aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur».

Une rupture, une de ces vraies blessures affectives dont on se remet difficilement, va briser l'élan de la découverte et de la pratique poétique qui, jusqu'alors, sous-tendait le fil de ses jours. Plusieurs années passeront avant qu'il ne renoue les liens l'unissant à la plus exigeante des maîtresses : la poésie. A travers Albert Ayguesparse, René Char, Hugo Claus, Achille Chavée, André Schmitz, Liliane Wouters, Alain Bosquet, sans oublier François Jacqmin, il reprend sa quête. Enfin, en 1990, paraissent ses ***Images en voie d'arrestation***. Guy De Bosschere, commentant ce premier recueil dans le *Journal des Poètes*, dit d'entrée de jeu : *Voici une poésie exceptionnellement originale, soulagée du corset des conventions ainsi que de toute afféterie. Et, dans le même temps, dénuée de tout esprit de mode... On n'en finirait pas de dénombrer les richesses de ce livre, où l'on ne relève nulle faiblesse, nulle facilité. Tout est à lire, à déguster, à méditer. A aucun instant on ne sent « le métier ». Et cela, c'est bon signe.*

Images en voie d'arrestation peut être qualifié de grand cri d'amour, d'espérance et de désespérance sur fond de quête de l'absolu. Au-delà de l'émotion poétique, il y a une véritable réflexion sur le poème et son absolue nécessité. On note aussi le sens de la formule juste et révélatrice de la générosité d'un authentique amoureux qui dans un cri déclare : *Je t'écris une page blanche.*

De son aveu même, l'auteur entendait à l'époque, en dépit de ce qu'il qualifiait de maladresse, *arrêter le flux des images qui nous traverse et les fixer dans le poème (d'où le titre du recueil). Un poème, en effet, garde toujours un côté fugace, sans quoi il est impavide et froid.*

La recherche du poète s'approfondit, l'interrogation s'affine, le lyrique s'affirme. *Au-delà du lyrisme, m'a-t-il écrit, il y avait une volonté de rompre avec cette poésie blanche, minimaliste qui prétendait trop à la perle en oubliant la saine âpreté de l'huître... Quand je lis un poème, j'y*

cherche le visage d'une femme ou d'un homme. Le poème me fascine quand ce visage me regarde forcer l'apparent vitrail pour exploser en vous et se confondre, un court instant, à vos traits. Je ne trouvais plus cela dans la poésie blanche. Un coup de rein lyrique était salutaire.

Paraît en 1990 **Le maintien du désordre**, qui se verra attribuer, la même année, plusieurs distinctions littéraires. Pierre Mertens a livré ce commentaire, après lecture : *J'ai reçu, au sens le plus fort, votre **maintien du désordre**. C'est fort, et tendu parfois à l'extrême. C'est un texte auquel je reviendrai parfois comme pour le vérifier, retrouver les accents de cette rébellion si pudique et si bien ajustée.* Andrée Sodenkamp : *Tout de suite, je suis saisie, un peu haletante. Dieu ! que c'est fort. Je reçois des coups de poing dans le ventre. Cela me fait redire : Dieu ! que c'est fort, que c'est neuf ! Et cela me donne une furieuse envie d'écrire, de pouvoir bondir hors de ma gangue de tendresse vers des saouleries sanglantes.* Georges Thinès : *Il y a chez vous une force de la langue que j'apprécie pour la justesse qu'elle rend patente. Vos allusions à Mahler me font soupçonner que, pour vous, comme pour moi, la musique est essentielle. Bravo pour ce beau recueil qui fait à l'intelligence des choses et du monde une place que peu de poètes décrivent.* Hubert Nyssen : *J'aime cette poésie itinérante, expressive, métaphysique dans le sentiment d'incomplétude et si bien éclairée par l'incandescence des images.* Albert Ayguesparse : *Je trouve vos textes particulièrement intéressants, neufs et inattendus, d'un lyrisme à la fois intense et retenu où passe une grande ferveur... Tout se passe comme s'il y avait eu une mutation secrète dans votre poésie. J'y vois l'indice d'une grande richesse d'inspiration.* François Jacqmin : *Un livre dru, où l'on ne vous sent pas à la merci des images, mais, où vous leur imposez votre tempérament. Un recueil énergique où vous exigez qu'on se tienne «debout dans la force de l'homme».* Dominique Rolin : *Sous ce très beau titre, vos poèmes frappent en direct par leur force sensuelle, une rythmique vigoureuse et colorée qui me plaisent.* Marcel Moreau : *Un ouvrage dense et remuant, convulsif comme par enchantement, d'un instinct sûr, lucide, magnétique. Une belle infraction à quelques lois, dont la raison castratrice et les poisons de l'ordre.* André Schmitz : *Une force tranquille, une maîtrise rigoureuse du langage, une sensibilité virile, réfléchie, une densité dégraissée de tout superflu.*

Nous pourrions multiplier les citations mais nous en resterons là pour l'instant.

En fait, avec *Le maintien du désordre*, Carl Norac accepte de s'assumer et ose regarder les traces qu'il a laissées derrière lui, il accepte de se souvenir de ses écrits d'adolescent par trop romantiques, il accepte d'être « *Ni assis, ni debout, ni couché, ni enfreint par la prédation du geste, il se tient en lui même, les paumes sans messages, à peine effacées, illisibles, il ne regarde pas sur sa peau la date de péremption de son âme. Pour lui, l'espace vide est la vérité habitée par le visage à peine esquissé du mensonge.* Le mensonge, lieu même de l'esprit et du songe. Pour reprendre l'image de Cocteau, Norac peut lui aussi affirmer : *Je suis un mensonge qui dit la vérité.* Une vérité à reconstruire, à retailler, à repolir tel l'artisan déterminé à repousser au plus loin les limites de la matière. Une démarche qui doit être celle de tout créateur qui, s'il veut créer, ne doit pas se résoudre à devenir un galet poli par la mer mais attiser la tempête afin de mieux maintenir le désordre.

*Passons maintenant aux désirs les plus chastes
celui de tuer son semblable
celui dégorger une sœur
celui de profaner
un dieu
et bien plus chaste encore
celui d'attenter au langage*

En traversant ce recueil, il y a la présence, comme le fait remarquer Georges Thinès, d'un élément vital : la musique, et pas n'importe laquelle, celle des lieder de Gustav Mahler. A ce propos, le poète nous confie : *A partir de Mahler, j'ai voulu me rapprocher d'une musique intérieure, d'une tendresse née en se faisant violence.*

Dans son introduction, Liliane Wouters souligne le balancement existant chez ce poète *entre l'humour et le désespoir; entre le lyrisme et un prosaïsme volontaire, entre l'image incisive et la suggestion.* Cette oscillation se confirme dans les textes inédits qu'il nous a été donné de découvrir, à commencer par *Chiens rouges* où le sens de l'autodérision se précise :

*Comment serais-je froid ?
Comment serais-je un silence qui passe ?
Je suis un sourire de granit rouge.
Avec ce rare oubli de soi,
cette indifférence au passage*

*de la nuit courbe vers la nuit,
je gravis où je sombre,
je me hisse où me ploie
de fixes scarabées
lisses comme des femmes.*

Ou encore :

*Où se trouve la vérité ?
A hauteur d'homme, me dit-on.
Mais comment mesurer l'espace
entre la chair et cette idée ?
Avec des paumes d'homme ?
Des voix d'homme ? Des sexes d'homme ?
Ou le silence d'un chien rouge
qui nous regarde mentir ?*

Et dans la clarté de ce poème visible (notion chère à Philippe Jones) dissimulent les ténèbres de «l'œuvre au noir» afin qu'éclate «le mensonge des couleurs», là où «le poème ne se reconnaît pas».

A propos d'une toile de Berthe Dubail, Pierre Bourgeois a écrit (in Poésie 70) :

*Icare est-il Sisyphe ?
Sa chute, un contrepoids fou qui soulève
Des entrailles aux cimes ?
Il rêve, il racle, il recommence,
Du roc et du sable dans la besace,
Des ailes de nuages tout autour.*

C'est à ce texte que nous rapporte cet autre recueil inédit de Carl Norac intitulé ***Dimanche aux Hespérides***.

D'entrée de jeu, il s'avoue, plus encore que dans les textes précédents. Il nous confie : *Où je nais, la porte est basse. Je dois être à genoux dans le sel et la mort pour y trouver jusqu'à minuit, épaules nues, un passage vers la lueur.*

Son approche des tableaux de Franz Marc ou de Francis Bacon invite à creuser les rapports d'intimité entre l'image et la réalité de la chair. *En un combat du visible à l'invisible, du dicible à l'indicible.* Carl Norac cherche le point de fusion entre l'écriture picturale et sa propre écriture. *Je ne vois pas de moyen plus favorable que le tableau animalier pour animaliser l'art.*

Paraphrasant Franz Marc, je dirai : *Je ne vois pas de moyen plus favorable que le poème hominisé pour hominiser le cri primordial.*

Et de là à songer à Max Loreau, il n'y a qu'un pas : *Point donc le cri, mais pas seulement cela, chair aussi, point tremblant, palpitant, plein de battements, de raclements, de frémissements imperceptibles, et la Chose qui en est issue, vue à présent dans l'axe de cette percée, de cette pénétration reprise, doit donc être semblable mais secrètement et furtivement...*

Avec ***Dimanche aux Hespérides***, une étape supplémentaire de l'authentique voyage poétique est en train de s'accomplir. Peu importe qu'il s'agisse de la chute vertigineuse et irrémédiable, ou de l'ascension inexorable et à recommencer tous les matins du monde. Désormais, nul retour en arrière ne pourra être consenti. Avec ce ***Dimanche aux Hespérides***, le poète sait qu'il est lié à jamais avec ce *temps blessé* qui appelle l'origine :

*A l'heure du serpent, si tu lis l'avenir
dans la main qui se ferme, tu voleras de quoi
fracturer le poème et y tenir debout.*

C'est à présent l'homme debout qui se découvre, *l'homme debout* conscient de son état de *seul* qui *sans animalité pensive, sans fourbir la candeur ou la chimère d'un reflet* déclare :

*Je vais en paix mon pas de seul et me retire
sous la loi du silence.*

Fausse sortie ! Le roc est là, la pierre, têtue, attend, prête à dévaler de nouveau la pente, les coups de boutoir de celui qui parti des « matins calmes » a franchi les frontières du jardin des Hespérides.

Peu importe que les pommes soient en or, peu importe que le cap soit les banlieues de Londres ou les îles du Levant, l'essentiel étant le voyage. L'ombre et la lumière de Juste Lipse sont propices aux phénomènes de la « géopoétique » lorsqu'il lui semble qu'il se « despouille de l'homme ».

Deux mots, avant d'en terminer avec cette première approche. Il nous faut relever (dans *Dimanche aux Hespérides* et les poèmes récents de *La politesse des fauves*) une évolution notoire vers le poème en prose, l'accession à ce que je qualifierai, de prime abord, de sérénité et une légèreté d'appréhension d'un univers mythique sur un mode « candide ». Manière nouvelle de cultiver son jardin pour mieux renouer avec la pureté de « l'oiseau des origines ». Même si Carl Norac aime affirmer avec Yeats : *Je voudrais avoir l'ignorance de l'aube* ou, avec Claire Lejeune *J'ignore de la plus pure science*, d'instinct, nous savons qu'il est prêt à ravir le feu aux dieux, que l'aigle des vérités révélées peut tenter de le tarauder, il détient le carquois d'Héraclès et continuera à faire flèche de tout son être pour l'honneur de l'être qui ose se poser la vraie question :

« Qui parle ? ».

Jacques Bourlez